Cahiers Jean Paulhan

6

CORRESPONDANCE JEAN PAULHAN ROGER CAILLOIS 1934-1967

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Qu'est-ce qu'une correspondance si ce n'est un effort pour dissiper des malentendus [1], vérifier une entente, c'est-à-dire aussi constamment la remettre en jeu. Car il n'est d'entente qui vaille sans que soit encouru le risque d'une dissension. Et pour peu que les épistoliers soient *réunis* par une commune exigence d'exactitude, c'est de leurs formulations les plus précises que renaîtra sans cesse l'inquiétude d'une discorde, ouvrant à de nouvelles questions, mises au point, correctifs. Ainsi se déploie l'espace d'une « correspondance », dans un souci qui diffère à l'infini l'entente – sans doute silencieuse – qu'il vise ultimement. À cet égard, la correspondance Paulhan-Caillois est exemplaire. Sans doute voit-on, au fil des ans, s'y former une amitié qui ne cessera plus. Amitié exigeante, pudique, précise, et qui n'entraîne aucune familiarité. En trente ans de correspondance, Jean Paulhan ne tutoie Roger Caillois que deux fois, en août puis septembre 1962 – encore se reprend-il la première fois : « Je suis un peu confus de voir que je viens de te

1. De fait, la première lettre de Caillois à Paulhan (5 mars 1934) est une « rectification » de propos tenus sur son compte par Petitjean. Caillois se présente comme quelqu'un « ayant une phobie de l'à-peu-près et des présentations mal accrochées ».

Extrait de la publication

tutoyer [1]. » C'est que l'amitié n'est pas seule en question, mais tout autant et peut-être davantage la recherche d'une communauté de pensée. Cette idéale communauté est sans cesse pressentie, approchée, manquée, rêvée, reprise. Car il s'agit de s'entendre aussi bien sur les choses que sur les mots. Or toujours une face de la question semble faire défaut à la communauté de pensée. Ainsi Paulhan et Caillois ont-ils bien en commun un souci de rigueur politique, et d'exactitude poétique, de même qu'un intérêt jamais désavoué pour la *face nocturne de la nature.* Mais il n'est pas sûr que cela les conduise aux mêmes réflexions politiques, ni aux mêmes jugements littéraires, ni aux mêmes interprétations d'expériences. Et à l'inverse, Paulhan et Caillois ont en partage un certain nombre de mots, qu'ils se sont échangés, tels que « réfractaire », « terrorisme », « sacré », « société secrète » ou d'autres, mais ces mots sont périlleux en ce qu'ils renvoient pour l'un et l'autre à des réalités sensiblement divergentes. Aussi la communauté ne trouve-t-elle ni dans les choses ni dans les mots un sol absolument certain où se fonder. Le terrain où elle s'assure le mieux, c'est peut-être en fait celui de sa propre quête, dans une constante mise à l'épreuve de la parole. Plus que de tomber d'accord, il importe en effet de s'entendre sur l'usage des mots et sur le statut logique des événements. Cette recherche, Paulhan lui donnait à la fin de sa vie le nom de « métrique [2] ». Et à cette « métrique » du réel nous trouvons Paulhan et Caillois occupés avec une obstination critique qui ne se relâche pas jusqu'à la fin. C'est qu'il y a là la promesse d'une entente, et peut-être

1. Cf. ici même, lettres 197 (août 1962) et 205 (mi-septembre 1962). Dans les deux cas il s'agit d'une mise en parallèle de la réflexion de Caillois sur les rêves et de celle de Paulhan sur l'*Art informel.*

2. Une première version de l'ensemble du *Don des langues* parut dans les 6 premiers numéros du *Nouveau Commerce* (printemps 1963 à automne-hiver 1965) sous le titre « Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle ».

Extrait de la publication

déjà plus : une entente au moins sur cette promesse. Ceci n'a pas été sans péripéties, qu'il faut brièvement retracer.

*

En 1934, lorsque Caillois écrit pour la première fois à Paulhan, il est encore un tout jeune homme, élève à l'École Normale Supérieure, qui n'a pratiquement rien publié si ce n'est « Spécification de la poésie », dans le n° 5 du *Surréalisme au service de la révolution* (mai 1933). Paulhan est son aîné de presque trente ans. Il est rédacteur en chef de la *NRF* depuis la mort de Jacques Rivière en 1925. Mais cette différence d'âge et de statut n'est pas un obstacle à l'intérêt que manifeste Paulhan envers ce brillant normalien, assoiffé de savoir et déjà introduit dans le milieu surréaliste. Dans cette ouverture aux nouveaux venus, si inexpérimentés fussent-ils, il faut reconnaître un souci de rajeunir la *NRF* dont témoigne constamment Paulhan depuis qu'il l'a en charge. C'est qu'il a hérité une institution dont la vitalité est sans cesse contestée :

> « [...] quand je suis entré à la revue en 1920, tout le monde disait sérieusement qu'elle était vieille et à peu près finie. [...] Quand j'ai décidé Jacques Rivière à publier Aragon, Claudel nous a écrit : c'est la fin de la *NRF*, le gâtisme du vieillissement (sur quoi il s'est désabonné). Ça a continué. C'est en 1921 que Drieu a déclaré qu'elle était devenue illisible et Aragon en 1922, Breton en 1920, Jouhandeau en 1923, etc., etc. [1] »

Paulhan accueille ces critiques avec un mélange d'inquiétude et de scepticisme. Il lance périodiquement des lettres circulaires auprès de ses lecteurs et collaborateurs

1. Lettre 127 à Guillaume de Tarde (1928), in *Choix de lettres*, I, Paris, Gallimard, 1986.

Extrait de la publication

pour les consulter sur l'orientation à donner à la *NRF* [1]. Et il se tient à l'écoute de tous les jeunes écrivains qui gravitent autour du surréalisme et seraient susceptibles d'apporter un sang neuf à la revue : ainsi en va-t-il d'Artaud ou des fondateurs du *Grand Jeu* (rémois comme Caillois, et de quelques années ses aînés), avec qui il commence de correspondre en 1930.

De plus, Paulhan a sans doute reconnu chez le jeune Caillois une preuve de maturité littéraire dans sa « dissidence » précoce d'avec le surréalisme, et ce malgré le démenti de sa première lettre datée de mars 1934 (« je ne suis à aucun degré dans le surréalisme un membre dissident »). Moins d'un an après cette déclaration péremptoire, la dissidence sera effective. Cela n'est sûrement pas indifférent à Paulhan, à une époque où ses propres relations avec le surréalisme officiel sont tombées au plus bas. On se souvient qu'en 1927, après un échange de lettres d'injures, il a envoyé ses témoins à Breton qui a refusé de se battre en duel [2]. Mais la querelle dépasse l'anecdote. Il est désormais clair pour Paulhan que le surréalisme n'est qu'une immense contrefaçon littéraire dissimulée sous la violence de ses attaques antilittéraires, et en somme une parfaite incarnation de ce qu'il dénoncera plus tard comme « la terreur dans les Lettres ». La question est dès lors de savoir comment de jeunes écrivains pourront encore manifester une authentique singularité de pensée et d'attitude dans l'ambiance de révolte conventionnelle qu'étend partout le surréalisme. À cet égard, Caillois réussit une sur-

1. La première de ces enquêtes, en 1933, demande ainsi : « Le défaut principal de la *NRF* me paraît être qu'elle parle trop tard de trop peu de choses. N'est-ce pas votre sentiment ? » En mars 1938, il y aura encore deux lettres circulaires, l'une sur les causes de l'échec du Front populaire, et une seconde sur la *NRF* elle-même : « Jamais on n'a reproché à la *NRF* d'être glaciale, et morne, avec plus de violence que depuis quelques semaines. Qu'en pensez-vous ? » Cf. *La vie est pleine de choses redoutables*, Paris, Seghers, 1989, p. 254.

2. Cf. lettres 102 à 105, in *Choix de lettres*, I, *op. cit.*

prenante entrée sur la scène intellectuelle de l'époque. Son premier livre, *Procès intellectuel de l'art,* publié à Marseille en 1935, signe à la fois une rupture avec le surréalisme et une *sortie* de la littérature. Côté surréalisme, l'épisode héroïco-comique des haricots sauteurs a agi sur Caillois comme un révélateur : le refus de Breton d'ouvrir les graines mexicaines de peur d'en détruire le mystère a déçu chez Caillois l'appétit de connaissance. L'équivoque, savamment entretenue par Breton entre investigation et poésie se dissipe :

> « Vous êtes donc décidément du parti de l'intuition, de la poésie, de l'art – et de leurs privilèges. Est-il besoin de dire que je préfère ce parti pris à une ambiguïté. Mais vous savez que j'ai adopté le parti pris inverse... »

écrit-il à Breton [1]. Et sautant du même coup par-dessus toute compromission avec la littérature, Caillois annonce le programme d'une phénoménologie générale de l'imagination. Cet abandon de la littérature pour *plus de rigueur de connaissance* n'est sûrement pas pour déplaire à Paulhan. Ses propres recherches sur le langage le mènent de ce côté-là. Ne s'éprouve-t-il pas lui-même secrètement comme un dissident des Lettres, attaché depuis longtemps déjà à l'analyse de leurs illusions bien plus qu'à en nourrir la production ?

*

Cependant, deux dissidences peuvent-elles former une communauté ? On demeure étonné de voir Paulhan, en 1937, rapprocher le *Vent d'hiver* de Caillois de ses propres *Fleurs de Tarbes* : « Le *Vent d'hiver* est très beau. Il me

1. « Procès intellectuel de l'art », in *Approches de l'imaginaire,* Paris, Gallimard (1974), p. 35.

Extrait de la publication

touche particulièrement, qui ai tenté le même renversement [1]. » Les deux textes sont pourtant bien différents sur le fond, mais aussi par leur portée pragmatique. Le *Vent d'hiver*, qui paraîtra en juillet 1938 dans le dossier de la *NRF* « Pour un Collège de Sociologie », marque une nouvelle évolution de Caillois et fait presque figure de manifeste. Du programme « scientifique » d'une phénoménologie de l'imagination, on est passé, avec le « Collège de Sociologie » de Bataille et Caillois, au projet d'une « sociologie active ». Le *Vent d'hiver* entend mettre à jour « les phénomènes d'attraction et de cohésion instinctives où l'on cherchera plus tard la force vive des groupements sociaux [2] ». Et, de ce point de vue, sa réflexion apparaît comme un prolongement des recherches de Durkheim et de Mauss. Mais le *Vent d'hiver* fait déjà beaucoup plus. Il propose aux « réfractaires » et aux forts de s'unir dans une impitoyable éthique de la discrimination; remontant aux principes de toute cohésion sociale, ils doivent fonder leur accord sur le rejet des faibles, et finalement retourner ses propres armes contre l'organisation sociale :

> « [...] à la constitution en groupe préside le désir de combattre la société en tant que société, le plan de l'affronter comme structure plus solide et plus dense tentant de s'installer comme un cancer au sein d'une structure plus labile et plus lâche, quoique incomparablement plus volumineuse [3]. »

Or Paulhan est bien loin d'un tel activisme, même s'il a pu, en son temps, caresser l'idée d'une société secrète,

1. Cf. ici même, lettre 30, Jean Paulhan à Roger Caillois (début octobre 1937), p. 55. Une première version des *Fleurs de Tarbes* avait paru dans les nos 273 à 277 de la *NRF* (juin à octobre 1936).

2. « Le Vent d'hiver », in *Approches de l'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1974, p. 74.

3. *Ibid.*, p. 77.

lui qui, seize ans plus tôt, écrivait à Paul Eluard : « Je serais bien prêt à entrer à cinq ou six dans une société secrète, avec des règlements étroits et des menaces [1]. » Il n'y aura cependant pour Paulhan d'autre société secrète que la *NRF*. Quant à la faiblesse des démocraties, si elle est pour lui un motif d'impatience, elle ne le conduit nullement aux mêmes extrémités que les membres du « Collège ».

Pourtant quelque chose séduit Paulhan dans le *Vent d'hiver*, jusqu'à susciter en lui le sentiment d'une communauté de pensée. Peut-être est-ce une forme de versatilité logique plus subie que maîtrisée par l'auteur du *Vent d'hiver*. N'y a-t-il pas en effet un paradoxe à faire appel aux individualistes réfractaires à la société pour les inviter à s'unir, sur la base même de leur isolement? Et n'est-il pas étrange de voir, à la faveur d'une conspiration, la révolte de l'émeutier se renverser en projet de *sursocialisation*? Cette dialectique de l'ordre et du désordre, Paulhan la rencontre à sa façon dans *Les fleurs de Tarbes* : son écrivain « terroriste », qui dénie toute consistance au langage et aux codes rhétoriques, est souvent conduit par la violence même de sa dénégation à renouveler un langage et une rhétorique, établissant à son propre insu leur triomphe. Ce qui se donnait pour la trangression d'un ordre aboutit en fait à la surenchère de cet ordre. C'est précisément ce point que dégage Paulhan dans sa lettre à Caillois d'octobre 1937 :

> « Je veux dire : " que le terroriste ou le réfractaire tend – le voulût-il ou non – vers un pouvoir qu'il lui faudra assumer un jour s'il n'est pas lâche. Que ce pouvoir – tout au moins dans l'ordre de la réflexion (et des lettres, dans la mesure où elles sont une réflexion *appliquée*) s'exprime par cette rhétorique précisément que le

1. Lettre 28 (mardi [février 1921]), in *Choix de lettres*, I, *op. cit.*

Extrait de la publication

terroriste repoussait par faiblesse (mais nettoyée de toute cette faiblesse) ". »

Cependant Paulhan confère à ce mouvement une valeur éthique strictement inverse de celle que lui accorde Caillois. Là où Paulhan voit la faiblesse d'un impensé, faiblesse qui confine à la lâcheté, Caillois reconnaît plutôt une force instinctive dont l'aveuglement même est une vertu. L'effort de Paulhan est pour cerner cet impensé, à défaut de le réduire. Celui de Caillois est pour en activer les effets.

Aussi l'entente des deux interlocuteurs est-elle fragile. On le constate chaque fois que se présente l'occasion de donner une traduction politique à cette pensée du renversement. En mars 1938, Paulhan envoie une lettre circulaire à ses collaborateurs et abonnés, pour leur demander à quoi tient selon eux « un aussi parfait échec » du Front populaire dans tous les domaines. Caillois répond en dénonçant le « respect superstitieux de la légalité » qui a, selon lui, entravé l'action du Front populaire, et il conclut :

« Ce gouvernement manqua de terroristes et cette lacune fut irréparable [1]. »

Ainsi le « terroriste » blâmé par Paulhan pour sa lâcheté devient-il dans l'esprit de Caillois l'ultime recours contre la pusillanimité des fonctionnements démocratiques (mais s'agit-il encore du même « terroriste » ?). Paulhan, au vu des résultats de son enquête, renonce à les publier, craignant de faire le jeu de la droite. Il n'en a pas moins son idée sur la question, et à bien des égards son article de mars 1939, « La démocratie fait appel au premier venu [2] »,

1. Cf. ici même annexe 1, brouillon de la réponse de Roger Caillois à l'Enquête *« À quoi tient un aussi parfait échec? »* (13 mars 1938), p. 282.

2. *NRF*, n° 306, repris in *Œuvres complètes*, V, Paris, Cercle du livre précieux (1970), p. 277.

Extrait de la publication

peut apparaître comme une réponse différée à Caillois et à quelques autres. Car il y analyse l'échec des politiques récentes en termes exactement contraires à ceux de Caillois.

> « Ce n'est pas l'effet le moins curieux des fascismes triomphants que l'inquiétude où ils peuvent jeter une démocratie éblouie de tant de succès, vaguement jalouse, toute prête à mettre de l'eau dans son vin populaire et déjà convaincue qu'elle a péché par excès de démocratie. Mais je croirais volontiers qu'elle péchait par défaut. »

Paulhan propose donc comme remède à la démocratie l'approfondissement de la démocratie. Car, de son point de vue, il n'y a pas eu d'exercice réel de la démocratie dans cette drôle d'avant-guerre : aucun choix politique concret mais seulement « une fausse conciliation des partis », aucune consultation du citoyen réel, du « premier venu », mais un recours ruineux aux « aristocraties de l'intelligence ». On ne saurait contredire plus précisément les thèses du *Vent d'hiver*. C'est que pour Paulhan « l'homme vaut par ce qu'il a de naturel, d'immédiat et de naïf » et la démocratie est là pour donner force de loi à cette ingénuité, en opérer en quelque sorte la conversion formelle, la rhétorisation...

Cependant un revirement dans la pensée politique de Caillois va finalement donner raison à l'intuition première de Paulhan quant à leur accord profond. Il y faudra rien moins qu'une guerre. En juillet 1939, Caillois part pour Buenos Aires. Il pense y rester trois mois, mais il n'en reviendra que six ans plus tard. La précipitation des événements place Caillois dans une position doctrinale ambiguë. À l'automne 1939, on le voit soucieux de se démarquer de l'hitlérisme [1], et de faire adopter une décla-

1. À cet effet, Caillois envoie à Paulhan son texte « Nature de l'hitlérisme », qui paraît au même moment en espagnol dans la revue

Extrait de la publication

ration commune sur la crise de septembre par les anciens membres du « Collège de Sociologie ». Mais cette déclaration ne convainc tout à fait ni Paulhan ni Bataille [1]. Et ses autres écrits le montrent encore attaché aux thèses d'un élitisme activiste. Ainsi en va-t-il, par exemple, de la première version d'« Athènes devant Philippe », où Caillois reprend le débat sur la faiblesse des démocraties. Une limpide transposition historique situe le problème à l'époque des menaces de Philippe contre une Athènes hésitante, affaiblie par ses dissensions et corrompue par son propre raffinement de civilisation. Réécrivant l'Histoire, Caillois se plaît à imaginer ce qui aurait pu sauver Athènes du désastre : les leçons, peut-être, du « Collège de Sociologie ». Ne suffisait-il pas qu'elle surenchérisse sur la méthode de Philippe?

> « Elle proposait aux forts, aux audacieux, aux sévères de s'unir sur toute la surface de la terre pour établir partout leur gouvernement sur la multitude des satisfaits et des médiocres. Cette guerre serait le dernier cadeau d'Athènes au monde, la dernière et la plus haute leçon d'Athènes à l'histoire [2]. »

Paulhan répond à l'envoi du texte, le 25 mai 1940, en critiquant cette fin comme « légère et chimérique ». Et six ans plus tard, quand le texte paraît dans l'édition française

Sur, 61 (octobre 1939). Il y condamne le racisme mais réaffirme les droits de « l'affinité élective ». Cf. ici même, lettre 92, Roger Caillois à Jean Paulhan (11 novembre 1939), p. 124, 125, 126.

1. Cf. ici même, lettre 97, Jean Paulhan à Roger Caillois (13 avril 1940) : « Le fait est que personne ne s'est montré tout à fait disposé à signer le manifeste : soit qu'on le jugeât évident, soit que l'on soupçonnât, sous cette évidence, je ne sais quels pièges. »

2. « Athènes devant Philippe », in *Le Rocher de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1946, p. 150. Cette première version de la fin est publiée par Caillois en appendice, à titre de document sur son état d'esprit de l'époque.

Extrait de la publication

du *Rocher de Sisyphe,* la conclusion a changé du tout au tout. C'est que la guerre et l'aridité de l'espace américain ont converti Caillois aux bienfaits de la civilisation : Athènes a eu raison de rester fidèle à sa vocation démocratique, fût-ce au prix de sa destruction. Ses vestiges se sont révélés plus durables et plus féconds que ses conquérants :

> « L'esprit constate alors avec surprise l'impuissance décisive de la barbarie. Sa violence n'est même pas le signe d'une force véritable [1]. »

Caillois renonce ainsi à faire l'apologie du « terrorisme ». Ou plus exactement, suivant une suggestion ancienne de Paulhan, Caillois se décide à assumer le pouvoir vers lequel le « terroriste » en lui tendait depuis si longtemps. Ce pouvoir, pour l'intellectuel, n'est autre qu'une reconnaissance des formes culturelles, de leur rareté et de leur prix dans un monde de violence et de dénuement.

*

Une fois passé la tourmente politique de l'après-guerre, Paulhan et Caillois vont pouvoir à nouveau tenter de cerner ce qui les réunit secrètement tout en se dérobant à leur approche.

> « ... Je crois surtout que nous sommes tombés sur la même vérité (ou si vous aimez mieux, que c'est la même vérité qui nous est tombée dessus) »,

écrit Paulhan à Caillois le 6 janvier 1957. Quelle est donc cette « vérité » qui lie, par exemple, *L'Incertitude qui vient des rêves* et *Les Douleurs imaginaires, L'Art informel* et l'*Esthétique généralisée,* vérité si difficile qu'elle se formule

1. *Ibid.*, p. 60.

de façon presque antagoniste chez l'un et l'autre, les rejetant dans le malentendu au moment même où ils sont près de la toucher?

C'est sans doute Paulhan qui l'expose le plus nettement, et ce dès l'avant-guerre. Il faut en revenir à la conférence « D'un langage sacré » qu'il prononce le 16 mai 1939, à l'invitation de Caillois, devant le « Collège de Sociologie » [1]. Il y reprend une analyse rigoureuse de l'« expérience des proverbes » qui fut la sienne à Madagascar en 1908-1910. Les proverbes ont révélé à Paulhan un paradoxe dont le langage est le théâtre privilégié, mais qui renvoie plus gravement à un état général du monde: on ne saurait saisir simultanément le langage comme pensée et comme forme verbale. Alors même que l'indissociabilité de ses deux faces est constamment éprouvée, toujours l'une fait défaut. Et l'analyse s'avère particulièrement impuissante à rendre compte de l'ambiguïté du discours. Comme aveuglée par sa propre clarté, elle ne sait que séparer les éléments qui se donnent ensemble. Aussi n'est-ce pas une science mais une pratique qui seule peut atteindre par éclairs à cette vérité. Pratique du renversement qui incessamment convertit l'un en l'autre. C'est précisément ce que met en œuvre l'usage du proverbe, cet usage qui « suppose un arrière-fond où le langage ne soit pas tenu différent de la pensée – ou du moins la différence du langage d'avec la pensée ne soit plus *propre à nous surprendre* et à nous gêner ». Certes, il n'y a là qu'une révélation minuscule, la révélation d'une « vérité qui nous est à tout instant confusément évidente ». Cependant, pour être au monde tout à fait, il nous faut sans cesse nous ressourcer à ces expériences où se trouvent surmontés les dualismes de la raison. Tel est pour Paulhan le lieu du sacré. On voit qu'il est banal, et infiniment compatible avec le profane. Ses mots magiques « courent les rues ». On y atteint peut-être plus

1. In *Cahiers Jean Paulhan*, 2, Paris, Gallimard, 1982, pp. 312-336.

aisément par distraction que par apprentissage. Ce qui ne retire rien à sa force. En lui la folie rôde. Mais il est étrange que nous ayons besoin de la fréquentation de cette folie pour nous assurer dans la réalité. L'art nous y aide. Car il ne fait pas de doute que, pour Paulhan, la peinture, particulièrement la peinture moderne, n'est occupée à rien d'autre qu'à capter quelque chose du sacré. Tel est bien le sens de son essai sur *L'Art informel*, quelque vingt ans plus tard [1]. La peinture y est décrite comme la constitution d'un « entre-monde » où se trouvent ressaisis les aspects séparés de la Réalité :

> « [...] notre esprit est constitué de telle façon qu'il est en grand danger à chaque instant de se détruire. Il lui suffit de se regarder penser; il lui suffit d'assister à lui-même pour se voir aussitôt coupé du monde, et de la pensée même. C'est contre ce danger que la peinture informelle accumule impatiemment ses failles et ses brindilles et ses remparts de brisures, ses objets incorruptibles et les signes – zigzags, tonnerres et foudres – qu'ils nous font. »

Le paradoxe est évidemment que Paulhan s'obstine à rendre compte *en des mots* d'événements qui les défient aussi violemment.

On trouve sans aucun doute, chez le Caillois d'après-guerre, un effort analogue pour surmonter des dualismes apparemment irréparables entre veille et rêve, ou formes naturelles et productions d'art. Mais les motifs de Caillois, et ses résultats, sont bien différents de ceux de Paulhan. On le mesure à propos de *L'Incertitude qui vient des rêves*, texte qui semble avoir beaucoup intéressé

1. *NRF*, n° 99 (mars 1961), repris in *Œuvres complètes*, V, pp. 235-257.

Extrait de la publication

Paulhan [1]. En termes très paulhaniens, Caillois y annonce son intention de « tirer au clair ce qui, de droit, appartient à l'obscur ». Nous sommes loin cependant des brèves illuminations et des renversements de clartés que Paulhan décrira deux ans plus tard dans *Le Clair et l'obscur*. En l'occurrence, il s'agit plutôt d'obscurcir la distinction communément admise entre veille et rêve, et de ruiner méthodiquement les arguments des philosophes qui ont prétendu la fonder en raison. La démonstration est irréfutable car, comme le met en évidence Caillois, « il n'existe pas d'opérations intellectuelles, fût-ce la plus complexe et la plus difficile, dont le rêve ne soit capable de procurer l'illusion [2] ». Reste à comprendre ce que vise Caillois dans sa « tentative d'égarement ». Nul « point suprême » surréaliste en tout cas, où coïncideraient les opposés. Aucun renversement où se révélerait quelque chose de l'ordre du sacré paulhanien. Caillois avoue franchement :

> « [...] je ne suis pas plus embarrassé que les autres pour distinguer le songe et la réalité. Je n'ignore d'ailleurs pas que, dans la pratique, la discrimination ne fait difficulté pour personne [3]. »

Il ne s'est peut-être agi pour Caillois que d'humilier rationnellement la raison, en *confondant* ses distinctions. Et de ce point de vue nous le trouvons fidèle à ses stratégies de surenchère. Un ordre peut toujours être perverti à partir de lui-même, dès lors qu'on le pousse à la limite. Mais sur quoi d'autre ouvre donc ce « surordre » que l'ordre impli-

1. *L'Incertitude qui vient des rêves*, Paris, Gallimard, 1956. Cf. ici même, lettres 171 à 174 (du 19 décembre 1956 au 27 janvier 1957), et la réponse de Paulhan à Caillois dans le numéro de l'hebdomadaire *Arts* daté 26 décembre 1956-1er janvier 1957. Ils reviendront à cette discussion en septembre 1962, à l'occasion de la parution de *Puissances du rêve*, Paris, Club français du livre (lettres 204 et 205).
2. *L'Incertitude...*, p. 112.
3. *Ibid.*, p. 154.

quait sans le savoir? Sans doute une forme d'unification, mais une unification négative, ou encore « par défaut ». Dans l'effondrement des distinctions, le monde n'apparaît plus habité que par les apparences de la raison, il s'ouvre à l'espace indéfini des simulacres. Et celui même qui dévoile cet état de choses se fantomatise à son tour jusque dans son énonciation :

> « Je vois bien qu'à aucun moment de ma vie, je ne pourrai être assuré que je ne rêve pas. Au moment même où je m'efforce d'établir cette proposition, si j'ai confiance en sa vérité, je dois douter si je ne rêve point [1]. »

Dans l'équivoque où Paulhan trouve les fondements d'une certitude, Caillois instrumente son propre effacement (et c'est bien ce même geste qu'il reprendra inlassablement de *Méduse et Cie* à *L'Écriture des pierres,* de l'*Esthétique généralisée* au *Fleuve Alphée*). Ainsi voyons-nous une même reconnaissance de l'Un donner lieu à des expériences antagonistes et s'interpréter inversement chez Paulhan et chez Caillois.

*

Si cependant ils ont correspondu si fidèlement, c'est sans doute dans la conviction que chacun appréhendait une face irréductible à l'autre de la même vérité. Et cette conviction n'a pas été sans raisons. Car, au-delà de ce qui oppose leurs intuitions, on ne peut qu'être sensible à ce qui les a réunies : à savoir, la contradiction elle-même. Car il y a beaucoup de profane dans le sacré de Paulhan, alors même que Caillois fait surgir une horreur et une fascination bien propres au sacré de la Nature profane. La symétrie de leurs positions est moins le signe d'une séparation radicale que

1. *Ibid.*, p. 87.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Cahiers Jean Paulhan

Qu'est-ce qu'une correspondance, si ce n'est un effort pour dissiper les malentendus, vérifier une entente, c'est-à-dire aussi la remettre constamment en jeu. Si Jean Paulhan et Roger Caillois ont correspondu si fidèlement, c'est sans doute dans la conviction que chacun appréhendait une face irréductible à l'autre de la même vérité. Et cette conviction n'a pas été sans raisons. Car, au-delà de ce qui oppose leurs intuitions, on ne peut qu'être sensible à ce qui les a réunies : à savoir, la contradiction elle-même. Car il y a beaucoup de profane dans le sacré de Paulhan, alors même que Caillois fait surgir une horreur et une fascination bien propres au sacré de la Nature profane. La symétrie de leurs positions est moins le signe d'une séparation radicale que celui d'une nécessaire ambiguïté de la vérité. C'est à l'élucidation de cette vérité que Paulhan et Caillois se sont assujettis. Et la rigueur qu'ils ont constamment exigée l'un de l'autre jusqu'à la fin marque assez qu'ils attendaient de leur dialogue une avancée *commune* dans l'entente de ce qui se dérobe à toute clarté.

9 782070 722839 91-V A 72283 ISBN 2-07-072283-X 140 FF tc